

# CHATEAU-THIERRY

---

## LÉGENDE DU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE

A mon ami le prince Charles de Croÿ-Dülmen.

### I

Château-Thierry n'est plus à présent qu'un amas de décombres informes. Quelques pans de mur, des débris de tours écroulées, des ronces, du lierre, des genêts, de l'herbe verte et c'est tout.

A la place de ces ruines et de ces végétations tristes, sur la crête aiguë du roc, s'élevait, il y a cinq siècles, un puissant et beau manoir féodal, hautaine demeure des sires d'Agimont.

Rude race de fauves et âpres chevaliers!

Les hommes étaient hauts de cœur et hauts de taille; plus grands et plus forts que le géant nu qui tient leur blason superbe; si grands que quand son lourd casque d'acier à grilles d'or avait blessé l'un d'eux au front, ses compagnons de guerre ou de rapine lui demandaient en forme de badinage : « Qu'avez-vous donc là-haut? » Les femmes avaient le port souverain, la beauté éclatante et des yeux comme en ont les brunes filles de l'Orient.

Et c'était, en effet, une orgueilleuse tradition familiale, que les aïeux avaient, au temps du roi David, régné dans l'opulente Sidon, mère des villes phéniciennes, fameuse par son commerce et par le nombre de ses vaisseaux, les plus agiles voiliers du monde. Quand Artaxercès prit Sidon, la brûla et passa au fil de l'épée quarante mille de ses habitants, toute la race avait péri à l'exception d'un enfant encore dans les langes, qui fut sauvé par un prodige des dieux. Au plus fort du massacre, une

panthère, bondissant tout à coup parmi les soldats effarés, avait pris le jeune prince dans sa gueule, doucement, comme elle eût fait pour un de ses petits, — c'est si frêle et faible chose qu'un enfant de roi! Avant que les barbares fussent revenus de leur épouvante, la panthère et son précieux fardeau étaient loin dans la plaine, à l'abri des piques, des javelots et des arcs. Guidée par une étoile qui marchait dans le ciel et lui montrait le chemin, la panthère gagna les désertes forêts de la Belgique, et là, comme la louve romaine, elle donna au descendant des rois sa dure mamelle à téter.

## II

En 1360, cette grande race était près de s'éteindre par les mâles, le châtelain et la châtelaine n'ayant qu'une fille pour tout enfant, tendre et délicate fleur éclosé au

sommet du vieux chêne héraldique; et son doux nom était comme une prière, elle s'appelait Marie.

Il serait impossible de peindre avec les mots de la terre sa miraculeuse et divine beauté. Grande, svelte sans maigre, modeste et fière, elle avait la majesté superbe d'une reine sans cesser d'avoir la grâce exquise d'une jeune fille. Teint mat et chaud de lis blanc; bouche de pourpre au sourire emperlé; longs yeux bruns, sombres et profonds, pareils à de vivantes pierreries striées d'or; chevelure plus noire que l'aile des corbeaux, plus longue qu'un manteau royal. On commençait, depuis quelque temps, à considérer la finesse de la taille comme une beauté: la sienne était naturellement si mince qu'une guêpe en eût été jalouse. Les femmes commençaient aussi à échançer leurs corsages et à découvrir leurs épaules: les siennes étaient plus blanches que le marbre des statues, que la neige vierge

tombée la nuit et dont le premier frisson rose de l'aurore fait éclater l'immaculée et rayonnante blancheur.

Suivant la mode du temps, Marie portait, sur le sommet de la tête, tantôt un diadème de perles, tantôt un cercle d'orfèvrerie; et ses beaux cheveux, longuement éployés, tombaient sur son dos négligemment. Le vêtement ordinaire des nobles dames d'alors était une robe blanche couverte de passementeries d'argent et bordée de filets d'or. Quand on la voyait passer si belle dans cette parure virginale, immatérielle et pourtant si vivante en sa grâce radieuse, on ne savait pas si Marie était une femme ou si elle était un ange venu du paradis, — et les paysans, des fois, se mettaient à genoux devant elle comme devant une apparition surnaturelle et céleste.

## III

Marie venait d'atteindre ses dix-sept ans. Il était saison pour elle de songer au choix d'un époux, et comme on savait qu'elle serait un jour dame de Château-Thierry, les prétendants ne manquèrent point. Comtes de haut lieu; glorieux croisés vêtus de fer et panache au front, superbes sous le masque des heaumes; courtois chevaliers à l'œil hasardeux, à la svelte tournure; mélodieux trouvères; petits pages blonds et roses comme des femmes; géants chevaliers et damoiseaux fluets; il en vint de toutes sortes et chacun ne butait qu'à lui plaire. Les plus grands et les mieux apparentés, comme aussi les plus galants et les plus valeureux, étaient Thierry de Hornes, dont l'écu est d'or à trois huchets de gueules; le sire de Croy, qu'on avait surnommé le Rouge, à cause du carnage qu'il

seignait dans les batailles; Othon VIII sire et baron de Trazegnies, qui épousa depuis Isabeau de Châtillon; le baron de Celles, qui battait monnaie comme un comte souverain et qui avait basse, moyenne et haute justice sur Celles, Foy, Gendron, les deux Tressoignes, Enhet, Furfooz et autres lieux; Jehan, bâtard de messire Robert de Namur, que son père, par amitié, appelait Jehannin; Jacques de Beaufort, seigneur de Spontin, dont le manoir, comme une ville capitale, était défendu par six forts avancés: Mouffrin, Durnal, Stier, Senne, la Rochette et le Belloy.

Marie était fort incertaine et ne savait à qui de ces beaux chevaliers accorder, avec son cœur et le rayonnement triomphal de ses dix-sept printemps, ses alleux, ses avoueries, ses winages, ses censives dont les rendements, chaque année, emplissaient à les faire craquer cent grands coffres massifs. Mais de tous les prétendants, Jacques de Beaufort était le plus élégant, le plus

robuste et le plus loyal, et c'était vers lui, plutôt que vers ses rivaux, que semblait incliner le cœur encore indécis de la gente châtelaine.

#### IV

Un jour, le pont-levis s'abaissa devant un homme que nul ne connaissait et qu'on n'avait jamais vu dans le pays. Il n'avait rien cependant de ces chevaliers errants, magnifiques chasseurs de crimes et coureurs de victoires, qui, à la suite d'un vœu ou pour plaire à leur dame, s'en allaient chevauchant de royaumes en royaumes, protégeant les veuves, les orphelins et les opprimés. C'était, au contraire, une sorte de bas aventurier, insoucieux de toute noble action, mais, en revanche, très friand de manœuvres déloyales et de honteux profits. Au demeurant, laid comme les sept péchés et plus poltron qu'un lièvre.

Un nom pompeux et éclatant à lui seul vaut des trésors. Notre louche voyageur avait donc pris celui de Jacques de Boulan. Mais il était sire de Boulan à peu près comme un pauvre manant qui se qualifierait comte de Chiny parce qu'il serait né dans quelque humble mesure de ce royal domaine. Point de terre baronnale ou comtale, aucun fief héréditaire, pas la plus chétive seigneurie. Et quels ancêtres ! Pour mère, une ribaude de la ville de Tongres ; pour père, un petit usurier liégeois qui avait longtemps pressuré nobles, prêtres et bourgeois, et que ses rapines, un beau matin, avaient fait chasser du pays sous une grêle de pierres, au milieu des huées et des malédictions. Ces longs éperons d'or, aucun chevalier ne les lui a chaussés ; il les a volés dans un château où il servait comme valet. Ce fier écu tout battant neuf, l'armurier qui l'a forgé y a mis de lui-même et pour son plaisir une large croix d'or sur un champ d'azur

semé de croisettes d'argent; mais ces belles armes n'ont été octroyées par aucun roi, duc, prince ou comte souverain.

Les nobles dames n'aiment que les valeureux chevaliers, et les grands coups d'épée sont les romances qui leur plaisent. Comment ce vilain sans aïeux, sans terres, sans vaillance, sans galanterie fit-il pour l'emporter sur tant de rivaux jeunes, beaux, hardis, apperts et courtois? Ah! c'est une triste histoire, si triste et si épouvantable qu'après tant de siècles le souvenir en est toujours vivace dans la mémoire des paysans.

## V

Aux côtés du sire de Boulan, voyez ce maigre chevalier qui monte un palefroi tout noir et dont l'armure est aussi sombre que la robe de son cheval. Bonnes

femmes, signez-vous. C'est messire Satan en personne, Satan avec sa face d'ombre et sa barbiche rousse, mais si bien déguisé qu'on le prendrait pour quelque brave et galant chevalier. Odieux démon, que viens-tu faire dans ce calme château où l'on prie Dieu soir et matin et où l'on est heureux?

La veille, dans un bois, les deux compagnons s'étaient rencontrés.

— Donne-moi l'amour de cette petite châtelaine, avait dit le baron, et je te vends mon âme pour l'éternité.

— Tope là, chevalier, avait répondu le diable; avant six mois, foi de camarade, la fille sera ton bien et ta chose; mais avant six ans, foi de démon, ta vilaine âme rôtera dans les feux de l'enfer. Est-ce dit?

— C'est dit, avait répliqué l'autre; et sur le grimoire que lui présentait Satan, il avait mis sa marque, ne sachant point écrire puisqu'il se piquait de chevalerie.

Peut-être croyez-vous, jeunes filles qui m'écoutez, que Jacques s'est vendu au hideux nécromant parce qu'il aime la belle Marie. L'amour, je le sais bien, excuse les actions les plus blâmables ; il purifie, — il divinise presque — tout ce qu'il effleure de son aile de lumière, d'azur et de parfum. Détrompez-vous, indulgentes jeunes filles ; Jacques est incapable de ressentir les noblesses d'une sincère et impérieuse passion ; il n'aime point Madame Marie ; il ne l'a jamais vue passer dans sa virginale robe blanche toute couverte de passementeries d'argent et bordée de filets d'or ; il ne la connaît pas ; il ne l'a jamais rencontrée ou aperçue, même de loin. Mais il a parcouru ses six villages, ses grands bois, ses possessions sans fin, et c'est pour cela qu'il veut être l'époux de la châtelaine.

## VI

Un page avait introduit les deux chevaliers dans la grande salle d'apparat où le seigneur et sa famille se trouvaient réunis et devisaient entre eux.

Pendant que Jacques faisait son compliment au châtelain et à la châtelaine, Satan s'inclina courtoisement devant Madame Marie et lui présenta une fraîche rose printanière qu'il venait de cueillir et dans l'humide calice de laquelle, comme un diamant dans son écrin, scintillait une tremblante goutte de rosée. Marie prit la fleur, et la portant à ses lèvres, sans défiance respira son doux parfum. Mais la perle qui reluisait comme un diamant dans le calice de la fleur, n'était point l'inoffensive rosée du matin. Au moment de pénétrer dans le manoir, Satan avait tiré une fiole de dessous sa cuirasse et il avait versé

sur la rose quelques gouttes d'une liqueur subtile et capiteuse qui avait la vertu de faire naître l'amour le plus irrésistible chez ceux qui la respiraient. La belle et pâle châtelaine avait respiré ce philtre dangereux et elle aimait Jacques de Boulan, l'horrible chevalier.

Ce fut une immense désolation dans Château-Thierry et dans tous les manoirs de la contrée. Le père, la mère, la brillante cohue des prétendants, les serfs et les serves du domaine, tous étaient désespérés. Les plus sages remontrances, les prières les plus tendres, les menaces, les conseils, les supplications, tout fut mis en œuvre, tout échoua. Quoi qu'on lui dit, la malheureuse invariablement répondait qu'elle se sauverait en quelque moutier de nonnes et qu'elle y prononcerait les trois grands vœux, si l'on s'obstinait à contrarier le doux penchant de son cœur. Alors les pauvres parents consentirent, et pour s'étourdir, pour chercher à oublier,

hévressement ils se mirent à composer le trousseau de l'infortunée, entassant les riches étoffes d'Orient, les soies, les brocarts, les bijoux, les orfèvreries, tous les fins détails de toilette en quantité suffisante pour vêtir et parer cent princesses.

## VII

Vint le jour des épousailles, froide et morne journée de janvier qui enveloppait toute la belle vallée de la Meuse de la funèbre sérénité des neiges.

Un moine de Waulsort nous a conservé la relation de la somptueuse toilette que Marie revêtit ce jour-là. La robe de dessus en étoffe blanche garnie d'hermine; sur la partie inférieure qui était en drap d'argent, une habile ouvrière avait dessiné, en broderies d'or et de soie, les dix burèles et le lambel du blason des sirés d'Agimont. La robe de dessous, couleur



de soleil, toute bordée d'or et de perles fines. Pour chausser ses pieds mignons, des brodequins d'or; pour contenir ses cheveux, un voile blanc dans lequel s'entrelaçait un ruban enrichi de perles; autour de ses bras, comme des bracelets, de riches chapelets en or et en corail.

Marie était rayonnante dans cette toilette qu'on aurait crue sortie des mains d'une fée, avec ces bijoux pour lesquels il semblait que le joaillier de la cour se fût encore surpassé. Mais, en dépit de sa joie et du bonheur qui riait dans ses yeux, elle apparut à tous, ainsi vêtue de ses riches atours, comme une triste victime parée pour le sacrifice.

## VIII

Satan avait fait, la veille, son présent de noces comme tous les autres conviés. C'était un bijou merveilleux, chef-d'œuvre

du plus habile artiste de l'enfer : une sorte de grand miroir en argent poli sur lequel étaient représentées, en émail, les fiançailles des deux promis, avec une exactitude si parfaite et des couleurs si naturelles que les personnages semblaient vivre et parler. On avait placé ce miroir dans la chapelle, non loin des prie-Dieu des fiancés.

Depuis le commencement de la cérémonie, le cœur débordant de passion, Marie tenait ses regards attachés sur le miroir, contemplant avec ivresse les traits du bien-aimé.

Cependant, le chapelain achève la lecture des irrémédiables formules du mariage. Il a fini. L'un à l'autre, pour la vie, indissolublement les époux sont unis.

Au même instant, le charme se rompt, l'enchantement cesse. Quel réveil! Là, devant elle, sur le miroir d'argent, grotesque et repoussant, tel qu'il est, elle le voit, le triste époux qu'elle a voulu.

Un cri d'horreur sort de sa poitrine; elle tombe à la renverse, pâle, froide, rigide comme une morte; sa mère et ses chambrières s'empressent autour d'elle. Le diable, dans son coin, ironiquement sourit, plein d'une joie suprême.

## IX

La dame fut bien malheureuse.

En quatre ans, cependant, elle eut trois enfants, que son époux baptisa de vieux noms féodaux, Arnould, Jacques et Cunégonde. Las! elle eut trois enfants, mais elle ne connut jamais l'amour ni ces suaves joies qui font de la terre un paradis plus beau que celui du Bon Dieu.

Jamais un tendre époux, à genoux devant elle comme devant une madone, ne lui répéta cette obsédante invocation de ses rêves naïfs de jeune fille : « Mon amour est une pitié. Quand j'égrène mon

chapelet d'ambre jaune et quand je dis : *Je vous salue, Marie pleine de grâces, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes*, je sais bien que c'est à la plus belle et à la plus pure des femmes que je m'adresse, mais j'ignore si je prie Notre-Dame qui est au ciel, ou vous, ma dame, qui êtes sur la terre! »

Au lieu de ces mots d'amour, des propos charmeurs, des petites phrases de caresse, de toutes ces paroles savoureuses comme le miel le plus délicieux, son époux n'avait à la bouche que les rigides mots de devoir et d'obéissance.

Il y avait, selon lui, divorce naturel et nécessaire entre le mariage et l'amour. « L'amour, disait-il souvent, consiste proprement en ce que les amants s'accordent tout mutuellement et gratuitement, sans y être contraints par aucun motif de nécessité; là, tout est de grâce et de faveur. Dans le mariage, au contraire, la femme est obligée par devoir de subir les volontés

de son époux, lequel est son maître et son seigneur, et elle ne peut rien lui refuser, quel que soit d'ailleurs l'état de son cœur. C'est pourquoi le mariage exclut l'amour. »

Oh! qu'elle est à plaindre celle qui a donné sa main sans donner son cœur, la pauvre épouse qui ne connaîtra jamais les saintes voluptés des noces heureuses! Que c'est dure et effroyable chose que de devoir supporter caresses et baisers lorsque l'on n'aime point! O les amours plus épouvantables que des haines! O les atroces nuits et les souffrances sans nom!

Assise sur son coffre près du vitrail fenestré, du matin jusqu'au soir elle pleurerait, la dolente châtelaine; et elle envoie la misérable mendicante qui n'a pas un pain dans sa huche, pas un copeau dans son foyer, qui grelotte et tousse de froid, mais qu'un époux, en rentrant, embrasse avec tendresse. Elle eût voulu être cou-

verte d'un haillon, n'être qu'une serve, avoir faim, avoir froid, être une vagabonde des routes, une folle dont on rit, tout souffrir, pourvu que Dieu lui fit l'aumône d'un peu d'amour.

## X

Ange au paradis, fée sur la terre, — c'est dans le pays une poétique croyance, — l'archange Gabriel, depuis qu'il apparut à Notre-Dame, a reçu du Ciel la miséricordieuse mission de veiller sur toutes les jeunes femmes qui portent l'aimable nom de Marie; il est pour elles comme un deuxième ange gardien infiniment plus prévoyant et plus puissant. D'autres anges-fées protègent ainsi qui les veuves, qui les vierges endormies.

L'archange eut pitié de la pieuse et malheureuse dame. Une nuit, il apparut

au sire de Beaufort, le bon chevalier, et lui révéla par quels moyens d'enfer le discourtois Jacques de Boulan avait surpris le cœur de Marie d'Agimont.

Le lendemain, dès l'aube, un héraut habillé de rouge et de jaune, aux couleurs des Beaufort, venait, au nom de son maître, provoquer le félon à un combat singulier pour le jour suivant.

## XI

Jacques de Boulan se fit armer de pied en cap des plus belles et somptueuses armes qu'il eût. Il ceignit sa bonne épée de Bordeaux, légère, roide et bien acérée. Puis, au milieu de la belliqueuse fanfare des cors, il quitta son château.

Son armure reluit joyeuse au soleil; les lambrequins de son casque flottent au vent et semblent une haute bannière de

guerre; son frémissant palefroi disparaît tout entier sous les caparaçons écarlates.

En le voyant ainsi partir, féroce ment vêtu, masqué de fer, étendard au vent et lance au poing, saisie d'admiration, Marie lui pardonna tous ses tourments et se surprit presque à l'aimer. Bravoure, courage, belle hardiesse, quelle est donc votre puissance, que vous pouvez accomplir de pareils prodiges! Elle monte aux créneaux, la noble et vaillante dame, pour suivre du regard le chevalier qui s'en va et le contempler plus longtemps.

Hélas! femme infortunée, quelle honte tout à l'heure emplira votre cœur!

Le baron s'avance dans la plaine.

A sa rencontre marche le sire de Beaufort, seul, sans escorte, sans même un écuyer.

Ah! monseigneur, si vous avez quelque part une mère, une sœur, une fiancée qui vous aime, pour Dieu, retournez sur vos pas! Là-bas dans les broussailles, vous

ne voyez donc point ces cuirasses qui étincellent? Ce sont les hommes d'armes du sire de Boulan. Vrais coupe-jarrets tout noirs de crimes, ils sont là, soixante au moins, depuis la nuit, qui vous attendent et qui vous guettent. Quelques pas de plus et vous êtes mort! Et vous ne voyez rien et vous avancez toujours!

Les deux ennemis sont en présence; ils se saluent et mettent l'épée à la main. Mais les hommes embusqués, en cet instant, de toutes parts s'élancent. Ils se précipitent, se ruent sur Beaufort, l'entourent, l'attaquent à droite, à gauche, devant, derrière, de tous les côtés à la fois. Il est à bas de son cheval, le gentil comte, il est par terre, sans défense, exposé aux coups de ses traîtres ennemis. Beau sire, faites votre prière, car pour vous l'heure est venue de paraître devant Dieu.

Un spectacle horrible et terrifiant, au moment où les meurtriers allaient frapper, arrête leur bras et les glace de stupeur.

Bien que le ciel fût sans nuages, un formidable coup de tonnerre a retenti. La terre se déchire avec fracas. De la large crevasse qui vient de s'ouvrir, comme d'un cratère de volcan, s'échappent des flammes sales, jaunes, verdâtres, s'exhale une fumée empestée et suffocante.

Un coup de vent balaye ces infernales vapeurs. Plus rien. Le sire de Beaufort se retrouve seul, debout à côté de son cheval, au milieu de la riante campagne. Jacques de Boulan, son frémissant palefroi, ses soixante compagnons, tout a disparu. La crainte sans doute les a fait fuir? Non, la terre s'est refermée sur eux, les engloutissant tous pêle-mêle dans ses entrailles de flamme. Plus rien; Dieu a fait place nette.

.....  
 La légende ne dit pas si monseigneur de Beaufort épousa Marie d'Agimont ni s'ils furent heureux.

Légendes

# De la Meuse

H. de NIMAL



BRUXELLES

J. LEBECQUE ET C<sup>o</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

45, RUE DE LA WARELONNE, 45

# Légendes De la Meuse

PAR

H. de NIMAL



Bruxelles. — Impr. J. Lebegue et C<sup>ie</sup>, rue Tzarankon, 6.

BRUXELLES  
J. LEBÈGUE ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS  
46, RUE DE LA MADEIRAINE, 46

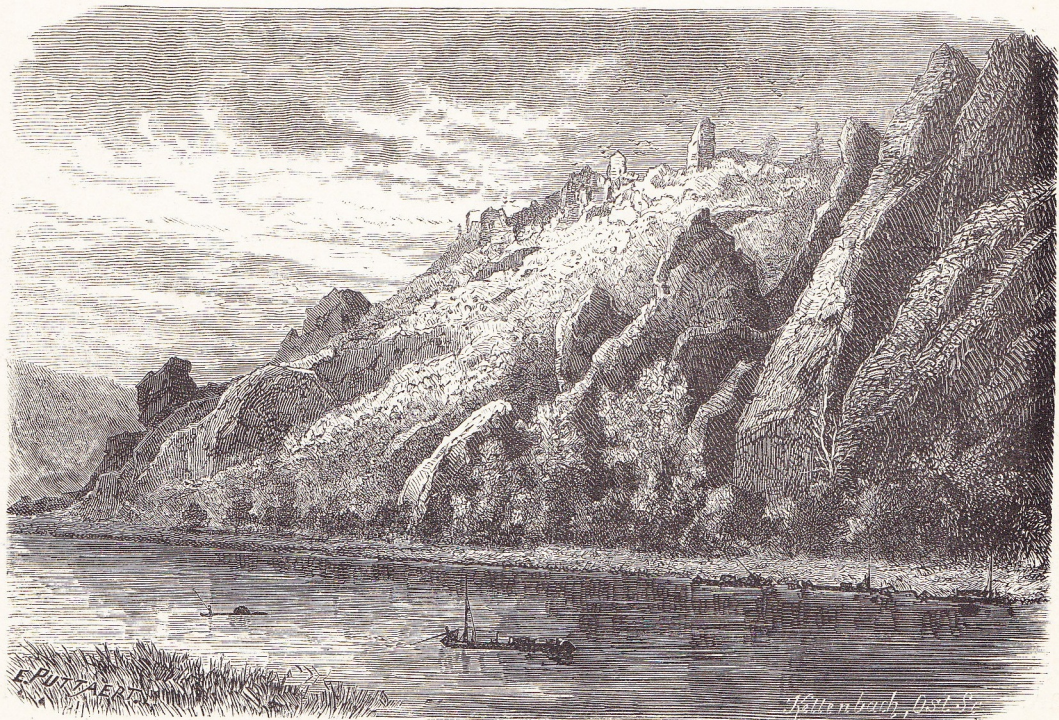
# TABLE DES MATIÈRES

---

	PAGES
I	
RIERGES ET LES DAMES-DE-MEUSE. — Légende de la première croisade . . . . .	7
II	
AGIMONT. — Légende mérovingienne. — La fée de la Meuse. . . . .	31
III	
HASTIERE. — Légende du commencement du XIII <sup>e</sup> siècle. — Saint Walhère . . . . .	45
IV	
WAULSONY. — Légende du X <sup>e</sup> siècle. — Le fer- mail du comte Eilbert. . . . .	65
V	
CHATEAU-THIERRY. — Légende du XIV <sup>e</sup> siècle.	89
VI	
LA GROTTA DE FREYR. — Légende des temps gaulois . . . . .	117
VII	
LA CHANDELLE DE CHALEUX. — Légende du XV <sup>e</sup> siècle. — Les Nutons . . . . .	135



	PAGES
VIII	
DENANT. — Légende carlovingienne. — Les quatre fils Aymon.	
La grotte de Montfiat . . . . .	153
Le château de Montfort . . . . .	160
Les fonds de Leffe. — La fontaine et le cherau de Charlemagne . . . . .	182
La Roche-à-Bayard. . . . .	190
IX	
BŪVIGNES ET LES DAMES DE CRÈVECŒUR (1554)	195
X	
SEVENNE. — Légende du premier siècle. — St-Materne et la Pierre du diable . . .	227
XI	
FOILVACHE (1322) . . . . .	241
XII	
MONTAGLE. — Légende de la fin du XIII <sup>e</sup> siècle.	261
XIII	
YVOIX (1652). — La sorcière . . . . .	311
XIV	
LA ROCHE-AUX-CORNEILLES A BOUILLON. — Légende du XII <sup>e</sup> siècle. — Fée et trouvère	353
XV	
LES ROCHERS DE FRÈNES. — Légende du IX <sup>e</sup> siècle. — Les géants . . . . .	383



Ruines de Château-Thierry.